NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

92 N° 4 1970

L'heure du choix

Georges CRUCHON (s.j.)

p. 365 - 383

https://www.nrt.be/fr/articles/l-heure-du-choix-1345

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'heure du choix

Il existe, à n'en pas douter, des critères de la maturité. Les psychologues en ont indiqué un certain nombre. Déjà en 1948, le psychiatre américain William Sadler [1] en énumérait une cinquantaine, répartis en six secteurs de croissance : physique, intellectuel, affectif, social, moral et spirituel (religieux). Plus récemment toute une littérature a proliféré avec surabondance à ce propos [2]. Le second Concile du Vatican a proposé, lui aussi, un certain nombre de traits concernant la maturité humaine désirable chez les séminaristes : stabilité émotionnelle, pondération dans les jugements, courage et autres vertus « cardinales », comme la justice et la tempérance (maîtrise de soi), la loyauté, la discrétion et l'amabilité (charité)[3]. Divers tests ou questionnaires ont été élaborés à ce sujet [4].

La difficulté que l'on éprouve en examinant ces critères, c'est que, pour certains d'entre eux du moins, la pleine maturité ne viendra que tardivement. Comment atteindre une maîtrise de soi, libre de toute rechute grave en matière morale, ou de toute raideur anxieuse, à l'âge de 20 ans ? Comment arriver à une réelle pondération dans les jugements, alors qu'on n'a pas une assez longue et personnelle expérience de la vie ? La « sagesse » a toujours été considérée comme un fruit de la tardive maturité [5]. Et les jeunes gens qui semblent sages, ne sont-ils pas quelquefois des personnalités étouffées, conformistes, bien « dressées », sans autre opinion que celle qu'ils ont apprise de la tradition et des maîtres ? Vienne plus tard une vraie crise de personnalité, qui remette en question toute cette conception conformiste de la vie, cette structure apparemment sans faille, et voilà

---

1. W. Sadler, *Adolescence Problems,* S. Louis, Mosby, 1948.

2. Certaines de ces études concernent le développement des Jeunes, étudiants ou autres, p.ex. celles du Dr A. Jersild (de Columbia), *In Search of Himself,* New-York, 1952 ; *The Psychology of Adolescence,* ib., 5e éd. revue, 1963 ; du Dr Blaine Jr. (et coll.), *The Emotional Problems of the Student,* New-York, 1961 ; d'Erikson, dont nous parlerons plus loin ; en Allemagne de L. Prohaska (Ed.), *Pädagogik der Reife,* Herder, 1966. D'autres concernent la formation des Séminaristes ou futurs pasteurs, et sont plus connues des lecteurs, p.ex. celles de F. Marchand et d'autres, reprises dans le livre collectif, paru aux Ed. du Cerf, en 1965, à partir du *Supplément de la Vie Spirituelle ;* celle de Hagmaier et Kennedy, dans J. Lee et L. Putz, *Seminary Education in a Time of Change,* Ed. Fides, N. Dame, Indiana, 1965.

3. Décret *Optatam Totius.*

4. Douglas et Harriet Heath, *Explorations of Maturity,* New-York, Appleton, 1965.

5. Le Dr Eck, dans son livre sur *La cinquantaine*, Paris, 1969, attribue la sagesse à cette période des 50 ans.

que l'édifice s'écroule. On ne gagne rien à vouloir faire trop tôt des jeunes trop sages. L'hypocrisie et le désir de plaire, en vue d'un certain avancement, y trouvent leur compte. Mais où est alors la conviction personnelle, qui donne son prix à la conduite ? Dans un monde où règne la contestation, les jeunes ne sont-ils pas amenés, avec effort sans doute, mais non sans profit, à faire des choix plus personnels, comme on commence à le voir ?

Dans ce problème difficile, que nous ne prétendons pas résoudre, nous voudrions, en nous appuyant, non plus sur des analyses de « traits de caractère », mais sur des jalons scientifiquement établis de la croissance « normale » des adolescents et jeunes gens, indiquer quel est l'âge moyen et le « moment » auquel les jeunes *se sentent* invités par la nature elle-même et la maturation de leur personnalité à faire un choix qui les engage pour la vie, soit sur le plan professionnel, soit sur celui des investissements affectifs. Eprouver le besoin de choisir et de s'engager, avec un esprit de non-retour, dans la voie du mariage ou du célibat, et dans une profession (métier, fonction), où soient satisfaits nos besoins affectifs et nos aspirations, se sentir paisiblement assez sûr de soi pour réaliser un projet de vie qui est parvenu à se préciser assez concrètement, c'est, croyons-nous, le signe qu'est arrivée l'« heure du choix ». Si cette heure se fait trop attendre, si le choix est l'objet de trop de tergiversations, c'est le signe probable de quelque trouble psychique inconscient, tout comme le serait aussi un choix de type impulsif ou compulsif, manquant de réflexion paisible et personnelle.

Il n'y a pas bien longtemps que les travaux des psychologues ont découvert qu'il existe un « point de maturation », où l'individu, poussé *par un certain développement biologique et psychique de tout son* être (« organismique », comme dirait Rogers [6]), éprouve le désir de « fixer » un but à long terme pour son existence au sein de la société. Il fallait pour cela que l'on eût dépassé les études, encore très globales, portant sur l'adolescence (que l'on croyait terminée aux environs de 17 ans) et que l'on se fût attaqué à l'étude scientifique et clinique des autres « âges » de la vie. Certes une certaine littérature philosophique et phénoménologique avait décrit, depuis Aristote, certains traits caractéristiques des adolescents, adultes et vieillards. Mais il y a bien des différences — et significatives — entre un jeune étudiant et un jeune adolescent, entre un étudiant nouvellement inscrit à l'Université (un *freshman*) et un étudiant qui a derrière lui six ou sept années d'Université, entre un « jeune adulte » marié depuis peu, et un homme qui a dix années de mariage derrière lui. Viendront encore d'autres « âges » de pleine maturité, de maturité déclinante,

6. Voir C. ROGERS, *Le développement de la Personne*, Paris, Dunod, 1968, p. 20, et note, *ibid.*

de sénescence, de vieillesse. Le « cycle de la vie », pour reprendre une expression d'Erikson dont nous aurons occasion de parler, est devenu l'objet d'études plus précises de la part des psychologues, qui en jalonnent les étapes avec minutie, non pas tant sous l'aspect chronologique ou phénoménologique que sous l'aspect biologique et psychique [7].

Que l'heure psychologique du choix de vie ne soit pas seulement due à une option de l'esprit et de la volonté, mais à des changements biologiques, à des déterminants sociologiques et culturels, ce n'est après tout qu'une vision moins idéaliste ou phénoménologique mais plus « anthropologique » de l'homme. L'homme ne peut être séparé de son corps et de son milieu, agir par décret sans tenir compte de son passé et de sa nature, prétendre suivre uniquement son idéal ou, comme on le dit plus prosaïquement, « son idée ». Ce serait d'autant plus dangereux qu'il existe un idéalisme juvénile, par lequel un certain adolescent se croit dispensé de « prendre en considération » ses ressources véritables, et comme le dit l'Evangile, de s'asseoir pour calculer s'il est capable de construire la tour qu'il projette [8].

Déjà dans le monde végétal, il est une heure où l'arbre entouré de soins et nourri dans un sol fertilisé commencera à « pousser » ses premiers fruits [9]. Il n'en a certes pas conscience. Mais l'animal, lui, semble éprouver, si l'on en croit les éthologistes, un certain état d'âme et une certaine force d'indépendance, qui lui font quitter le groupe de jeunes dans lequel il vivait, et se choisir un « territoire » en vue de s'y fixer avec une partenaire. Il y construira une demeure, et quand elle sera bâtie et parfois ornée, l'oiseau par exemple se mettra à chanter une cantilène amoureuse, qu'il n'a parfois jamais entendue, mais qui ressemble étrangement à celle des individus de son espèce, cantilène ornée de modulations caractéristiques, et qui est destinée à appeler la partenaire avec laquelle il s'unira, si elle y consent [10].

Comment s'étonner dès lors si, chez l'homme également, une heure existe où le jeune homme de 22, 23, 25 ans commence à n'avoir plus tant de goût à faire partie d'un groupe, ni à discuter sur toutes sortes de sujets, mais éprouve le besoin de se mettre à son compte, et où, ayant vu ses capacités professionnelles confirmées par une longue

7. Il n'y a guère que vingt ans qu'en Europe on se livre à des études précises sur la sénescence et la vieillesse. Et c'est surtout depuis 10 ans que l'on a plus approfondi les connaissances scientifiques sur les jeunes gens, par opposition aux adolescents.

8. *Lc 14*, 18.

9. Cfr *Ps 1*, 3 : « Erit tamquam lignum plantatum secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. »

10. Voir N. MAYAUD, dans *Traité de Zoologie* de P.P. GRASSÉ (Ed.), t. XV, p. 555 ; ou ARMSTRONG, *La Vie amoureuse des oiseaux*, Paris, A. Michel, 1952.

série d'examens et de stages [11], il se détache du groupe et sent le désir de se donner une compagne, avec laquelle il développera une vie d'intimité amoureuse, en vue d'un mariage fécond ?

Le psychanalyste culturel Erik H. Erikson a été un des premiers à relever cette double caractéristique de l'heure du choix : le sentiment d'avoir trouvé sa propre *identité* (personnelle et socio-professionnelle) et celui d'un besoin d'*intimité* conjugale, qui tend à la procréation [12]. Cette idée s'est fait jour en lui à travers des études sociologiques et cliniques, prolongées pendant de nombreuses années, toujours reprises et mieux analysées, et qui peuvent être corroborées aussi par d'autres données sociologiques, comme nous le dirons. Entrons plus en détail dans ce processus de maturation.

A la recherche de son identité

Etre soi-même, devenir non seulement « ce que l'on est », comme on le dit parfois, mais ce que l'on est « capable d'être », c'est l'ambition fondamentale de tout être, que vient combler la réussite. Si pourtant ce désir, doublé de vouloir, se manifeste plus vigoureusement dans la jeunesse, il s'en faut qu'il en soit à sa première apparition. On sait maintenant qu'à travers des étapes alternantes, il se manifeste, tantôt plus négativement, tantôt plus positivement, chez l'enfant.

La première crise d'opposition se manifeste au temps du sevrage et de l'acquisition de la marche, quand l'enfant cesse d'être un parasite « buvant à sa mère » [13]. Elle se passe d'autant plus facilement que l'enfant a pu auparavant établir un lien de confiance avec sa mère et que celle-ci ne cherche pas à retenir l'enfant de façon possessive. C'est en effet une loi, qu'a bien marquée Erikson, que la solution d'une crise dépend, en partie, de l'heureuse issue de la crise précédente [14]. Cette première phase agressive, qui correspond aussi à la résistance de l'enfant aux disciplines sphinctériennes qu'on veut lui imposer (stade anal freudien), fait place à une période de calme et d'affection tendre, où l'enfant suit partout sa mère et veut l'imiter [15].

Puis autour des 3-4 ans, de nouveau, l'opposition réapparaît, sous une forme plus élaborée, quand l'enfant arrive à cette conscience de son Moi, qui s'exprime par le « Moi, je », ou le « Je » succédant au langage en troisième personne (« Bébé a bobo ») [16], et qui comporte

11. Avant deux ans d'Université, la réussite en France est très aléatoire, puisqu'au cours de ces deux années la moitié des étudiants doit abandonner.

12. Voir en particulier le plus récent livre d'ERIKSON, *Identity, Youth and Crisis*, New-York, 1968, pp. 135-136.

13. Voir notre *Psychologie pédagogique*, I, Mulhouse, Salvator-Casterman, 3e éd., 1969, p. 115.

14. ERIKSON, *op. cit.*, p. 93.

15. Voir notre *Psych. péd.*, I, p. 117.

16. *Ibid.*, p. 169.

déjà une habileté manœuvrière pour se situer entre le père et la mère, attirer l'affection de l'un toute à lui et supplanter le rival. On reconnaît ici ce qui constitue la crise œdipienne, qui comporte encore chez le garçon un désir de ressembler au père, fort et puissant, malgré les ennuis qu'il peut causer. La crise fait place à une période de timidité craintive, et parfois anxieuse, au niveau de 5 et 6 ans [17].

On a parfois appelé cette période la « petite puberté » morphologique [18]. Et de fait le galbe du corps y prend un aspect plus masculin ou plus féminin, suivant les sexes ; l'enfant s'intériorise, et au cours de cette introversion quelque peu narcissique, si sa sexualité biologique n'est pas très active (début de la période de latence), sa curiosité regardant les problèmes de la naissance et la différence des sexes est plus active qu'on ne le pense parfois.

Mais vers sept ans, avec l'entrée à l'école, l'extraversion reprend le dessus. L'enfant commence à s'appliquer au travail scolaire, qui jusqu'alors n'était qu'un demi-jeu, un premier entraînement. Il s'intéresse aux leçons de choses, au monde extérieur, à la nature et aux camarades, aux objets mécaniques, qu'il démonte et remonte avec curiosité. Jusqu'à 12 ans, âge auquel la puberté va s'annoncer, il rejouera à sa manière les premières manipulations d'outils et d'instruments de l'*homo faber* [19]. Cette conquête du monde concret et des connaissances qu'apportent les « leçons de choses », les relations avec les camarades et les maîtres, est très importante pour le faire sortir de son demi-rêve enfantin, de l'atmosphère de la nursery préscolaire. Il est avide d'explications, capable d'attention en classe, à moins que, précisément, il ne soit retenu par des préoccupations familiales, par des affections dont il est prisonnier. En outre son Moi, enrichi par la découverte du Monde et du milieu social, est devenu plus vigoureux sur le plan de l'effort [20] ; il est docile aux conseils qu'il reçoit, sensible aux valeurs morales, généreux, et, vers la fin de cette période, il est parvenu à une certaine autonomie et maîtrise de soi, qui le rend capable ou du meilleur, si le milieu familial et éducatif est favorable, ou du pire (la délinquance), s'il n'a pas trouvé l'amour et une autorité d'assez haut niveau en famille [21]. C'est l'âge des jeunes pionniers et des premières vocations, professionnelles ou religieuses [22]. Il ne faudrait pas vouloir trop exploiter une telle générosité, en recrutant prématurément ces vocations d'enfant. Car tout va être remis en question avec la puberté, qui activera les instincts, agressif et sexuel, et

17. *Ibid.*, p. 180.
18. L. McAuliffe, *Développement et croissance*, Paris, 1923.
19. Voir notre *Psych. péd.*, I, p. 225-227 et 273-275.
20. Voir *ibid.*, p. 253-254.
21. *Ibid.*, p. 334-335.
22. *Ibid.*, p. 368.

donnera naissance à la personnalité de l'adolescent puis du jeune homme.

Tout va donc être défait, puis restructuré à l'adolescence. La belle assurance, droiture et simplicité de tout à l'heure va faire place, durant les deux années de mue, dites d'âge ingrat, qui précèdent la puberté acquise, à un certain malaise, à une certaine sauvagerie, ambivalente, violente et timide à la fois, envahie par les premiers désirs d'investissement amoureux, plus sensuels que sentimentaux ou raffinés. Les « emballements » d'alors pourront faire perdre de vue les projets et les bons propos, élaborés à la fin de la grande enfance, au temps de la première « communion solennelle ». Pourquoi s'étonner qu'alors l'idéal religieux et l'exigence morale fassent place à l'abandon en masse [23] ? Le Moi d'alors n'avait pas encore affronté le grand assaut des passions et du milieu social tentateur, où s'est déplacé l'intérêt de l'enfant.

« Enfance et société », tel est précisément le titre qu'Erikson a donné au premier des ouvrages qui ont attiré l'attention sur lui [24]. Ayant eu l'occasion d'observer, pendant de longues années d'études et de clinique, les difficultés très grandes éprouvées pour trouver leur « identité » par des jeunes élevés dans un milieu culturel très différent, tels les jeunes Indiens d'Amérique (Sioux, Yuroks) venus travailler dans les grandes « cités » industrialisées des Etats-Unis [25], ou le dépaysement des émigrés venant de l'étranger pour vivre aux Etats-Unis, ou les révoltes des jeunes Américains, pratiquement « abandonnés » au seuil de l'adolescence par des parents qui ne les comprennent plus, ou celles des « enfants battus », voire fouettés, comme le jeune Luther [26], puis devenus violents (anal-sadiques, dans le jargon freudien) et rebelles, il aperçut l'importance de la crise d'identité que doivent affronter les adolescents d'aujourd'hui, dont la culture intellectuelle a augmenté le sens critique, mais à qui la société n'offre que des modèles de vie embourgeoisés, égoïstes, sans cœur, tournés vers la jouissance et le profit.

Le jeune, affronté à ce monde aussi « inhumain », au moment même où il ressent en lui une grande soif d'idéal, d'absolu, de sincérité (même si elle est trahie à d'autres heures par le mensonge et la passion) éprouve beaucoup de mal à trouver « *son* identité ». Et certes il ne pourra jamais aspirer à être totalement indépendant du

23. Voir notre *Psych. péd.*, II, p. 162-164.

24. E. H. ERIKSON, *Childhood and Society*, New-York, Norton, 1950 (tr. fr. : *Enfance et Société*, Paris, Delachaux, 1959 ; autres traductions en allemand et en italien).

25. ERIKSON, *Observations in Sioux Education*, dans *J. Psychol.*, 1939, 7, 102-156 ; ... *on the Yurok*, Univ. Calif., 1943 ; *Childhood and Tradition in two amer. tribes*, dans *The Psychoan. Study of the Child*, New-York, IUP, 1945 ; *Young Man Luther*, New-York, Norton, 1958.

26. ERIKSON, *Young Man Luther*, New-York, Norton, 1958.

milieu qui l'a élevé, ni de celui où les études, la profession et la cité d'aujourd'hui l'amènent à vivre. Il a été marqué et sera encore marqué par ces milieux, et il devra savoir s'y adapter. Autrement il « s'aliénerait » lui-même. Mais si le changement, le « dépaysement », sont trop forts, si le modèle de vie offert par la société est trop vil, trop vénal, trop asservissant, trop humiliant en somme pour les exigences de son idéal intérieur personnel, l'adaptation ne se fera pas ou ne se fera pas sans crise. Livré à lui-même dans la « ville » anonyme, où il étudie et se prépare au métier, et ne trouvant pas de modèle acceptable, ni dans la génération précédente (celle de sa famille, non urbanisée, vivant encore de coutumes ancestrales) ni dans la culture qui lui est offerte, il ne parviendra pas à construire et à trouver cette « identité » d'homme, où son passé, son idéal actuel et la société d'aujourd'hui pourront trouver leur intégration harmonique. Si les jeunes « contestent », c'est la preuve de ce malaise, et il n'est pas surprenant que les plus contestataires soient ceux qui ont le plus souffert de manque d'affection et de vraie autorité chez leurs éducateurs.

Par bonheur, malgré tous ces malaises « affectifs », qui entraînent tant de jeunes à vivre en marge de la société, à expérimenter les drogues hallucinogènes, un certain nombre parviennent à s'affirmer validement, grâce au travail, aux examens qu'ils réussissent. Et au fur et à mesure qu'ils avancent dans la « jeunesse », que leur vocation est mise à l'épreuve des succès universitaires et des stages professionnels, ils sentent s'affermir en eux la conviction que l'idéal professionnel qu'ils projettent d'atteindre n'est pas hors de leur portée. Ils s'identifient déjà avec leur métier et se sentent capables de l'exercer. Comme on peut ainsi le voir, l'identité, recherchée à tâtons, est chose complexe : elle est faite de valeurs personnelles, mais aussi de valeurs professionnelles et de valeurs sociales par rapport auxquelles on se situe, mais que l'on accepte dans la mesure voulue ; elle est faite de l'image que nous nous donnons de la société et que les autres se font de nous et tendent à nous imposer. Elle est loin d'être un pur « sur-moi » et comporte un « idéal du Moi », œuvre du Moi et de la culture reçue.

C'est au terme de cette gestation, rendue plus difficile aujourd'hui par les rapides changements d'un monde en transformation — mais moins étrange et plus « naturel » à ceux qui n'en ont pas connu d'autre — que le jeune homme, entre 22, 23, 25 ou 27 ans (suivant la nécessité des diplômes encore à obtenir) éprouve le besoin de se mettre « à son compte » et qu'est arrivée l'heure du choix définitif.

Chose curieuse, mais dont Erikson nous donne aussi la clef, c'est aussi l'heure où le jeune va éprouver le besoin de vivre en intimité durable avec celle qui sera la compagne de sa vie. Et en effet, celui

qui n'a pas encore assez affermi sa personnalité, ou qui s'est formé une personnalité de défense, a peur de se communiquer dans des échanges intimes, de se perdre en se donnant [27]. Et pourtant ce n'est qu'en se donnant qu'il enrichira sa propre personnalité, qu'il sera plus « lui-même », comme l'affirme aussi Rogers [28] en parlant de l'échange entre le psychothérapeute et son client. Car, libéré de ses « défenses » et de ses préjugés au cours de la thérapie, grâce à l'« acceptation » inconditionnelle du thérapeute, le client devient plus capable de s'accepter lui-même, de s'identifier à sa propre personnalité et d'accepter la personnalité des autres, dont il s'enrichit, dont il comprend et assimile les valeurs humaines, dont il tolère les défauts [29].

A la recherche d'une intimité amoureuse

Les enquêtes sociologiques, confirmant ce diagnostic psychologique, montrent que c'est entre 20 et 28 ans, pour les hommes, et 18 et 25 ans pour les femmes, que les trois quarts des individus se marient [30]. « Avant 18 et après 30 ans pour les femmes, avant 20 et au-delà de 40 ans pour les hommes, il ne s'agit guère que de cas exceptionnels » [31]. Quant à l'âge médian, il se situe à 24-25 ans pour les hommes et 21-22 pour les femmes [32]. Ces chiffres, selon A. Girard, qui a fait le relevé de diverses enquêtes, n'ont guère varié depuis le début du siècle et ne présentent pas de grandes différences entre les diverses classes sociales.

Toutefois, selon une statistique très récente, rapportée par l'hebdomadaire *Paris-Match* [33], l'âge moyen du mariage se serait abaissé de 13 mois pour les garçons (passant de 25 ans et 9 mois à 24 ans et 8 mois) et de 11 mois pour les filles (passant de 23 ans et 3 mois à 22 ans et 4 mois). Pour le grand nombre les ouvriers se marieraient à 23 ans, les employés à 24, les agriculteurs et commerçants à 25, les professions libérales et cadres supérieurs à 26 ans [34].

Cet âge du mariage, selon Girard, correspond du reste à l'âge qu'ils estiment être souhaitable pour se marier. Plus ils se sont mariés en deçà ou au-delà de cet âge souhaitable, plus ils ont tendance à croire qu'ils se sont mariés trop tôt ou trop tard [35].

27. Erikson, *Identity* ..., p. 135.
28. C. Rogers, *op. cit.*, p. 21.
29. *Ibid.*, p. 75, 81, 166, 183.
30. Alain Girard, *Le choix du conjoint*, PUF, 1964, p. 143.
31. *Ibid.*, p. 143.
32. *Ibid.*, p. 145.
33. *Paris-Match* du 7 janv. 1970.
34. *Ibid.*
35. Girard, p. 148.

Nous pouvons donc retenir un âge médian de 24-25 ans pour le mariage des hommes en France. Mais il faut songer aussi au temps des fiançailles, pendant lequel une intimité amoureuse se développe entre les deux partenaires qui se marieront. Or, toujours d'après Girard [36], les fréquentations d'avant le mariage durent en moyenne 2 ans et deux mois. Elles dépassent 2 ans dans la majorité des cas. Et, en dépit de cette durée, les deux tiers des conjoints ont eu très vite le sentiment qu'ils s'épouseraient, aussi bien l'homme que la femme. On pourra donc en conclure que l'âge auquel, en général, les jeunes gens deviennent amoureux, avec le sentiment qu'ils contracteront mariage avec leur partenaire, est autour de 22-23 ans.

Une objection toutefois se présente aussitôt à l'esprit. N'est-ce pas dès 14-15 ans que les jeunes commencent à se fréquenter et même à avoir des relations sexuelles, surtout depuis ces dernières années, où les moyens de préservation mis à la disposition des filles se sont répandus, et où l'érotisme a envahi les moyens de diffusion (cinéma et T.V.) ? Si l'on en croit des enquêtes très récentes faites en milieu universitaire de divers pays, on constate qu'aux Etats-Unis la première relation sexuelle complète a lieu, en moyenne, à 17,9 ans pour les garçons, et à 18,7 pour les filles [37]. Ils étaient donc probablement encore à la fin de leurs études secondaires. Des chiffres analogues peuvent être vérifiés en Allemagne (*moyenne* de 19 ans pour les deux sexes) et plus précoces encore en Angleterre (*moyenne* de 17,5)[38]. En France, une enquête de F. Cazenave et A. Clouet en 1966, avant que se généralise une certaine liberté sexuelle, indiquait que 75 % des filles auraient eu des expériences sexuelles avec des garçons avant la fin de leurs études [39]. Ces moyennes laissent entendre que, dès 14 ans, ces relations ont commencé chez quelques-uns. Et l'on voit qu'il n'est plus besoin que les jeunes entrent à l'Université pour se trouver aux prises avec le problème des rapports sexuels prématurés entre garçons et filles, qui, pour beaucoup d'entre eux, ne sont plus considérés comme déshonorants [40]. Les plus jeunes étudiants (*freshmen*) semblent même les plus émancipés [41]. Les milieux de collèges dépendant d'Institutions religieuses reportent toutefois des moyennes sensiblement inférieures aux U.S.A. (38 % des étudiants ayant eu de telles expériences et 12 % des étudiantes)[42].

A cette objection il faut répondre que, comme l'a très bien remarqué Erikson [43], la recherche de la première expérience sexuelle,

36. GIRARD, *op. cit.*, p. 113 ss.
37. V. PACKARD, *The sexual Wilderness*, New-York, McKay, 1968, p. 196.
38. *Ibid.*, p. 197.
39. Voir *L'Express*, 9-15 mai 1966.
40. *Ibid.*
41. PACKARD, *op. cit.*, p. 191.
42. *Ibid.*, p. 507.
43. ERIKSON, *Youth* ..., p. 135-137.

de type génital, qui correspond à la poussée pubertaire, n'est pas à confondre avec la recherche de l'intimité amoureuse, qui se produit vers les 22 - 25 ans. Cette dernière est moins faite de désir possessif sur le plan génital que de recherche d'une intimité affective durable, où les cœurs et les esprits projettent de s'unir et échangent déjà beaucoup d'idées et de tendresse, qui seront aussi la marque distinctive des ménages où règne la bonne entente. Tel aumônier d'étudiants de médecine, à Paris, déclarait tout récemment [44] que « tout se passe comme si la fixation élective sur une personne (au temps des fiançailles) et la priorité affective donnée au *projet* (de mariage) rendaient souvent dérisoires ou caducs des jugements ou des attitudes antérieures peu ' conformistes ' ». Et il ajoute [45] que, même si la sexualité génitale est pour eux l'une des formes du langage de l'amour, la communication doit s'étendre à toute la personne, dès qu'il s'agit de futur mariage. Bien plus, dit-il, « il m'est arrivé plusieurs fois — et c'est justement parce que ce cas n'était pas unique qu'il m'a frappé — de parler avec des fiancés, qui, après une période où ils avaient eu entre eux des relations complètes, avaient, par accord mutuel, décidé d'arrêter ces rencontres : « *Nous nous sommes aperçus que nous n'avions plus rien d'autre à nous dire. Alors que le don des corps nous semblait l'expression la plus complète de nous-mêmes, il devenait en fait la suppression de toute autre parole* » [46]. Ainsi une exigence plus profonde semble se révéler, à savoir « que la relation sexuelle soit non seulement communication, mais aide à toute forme de communication » [47]. Tel autre étudiant catholique, qui s'est abstenu de toute relation charnelle avec sa fiancée depuis quatre ans, admet qu'il court un risque du fait qu'il pourrait se révéler impuissant et la fiancée frigide. Mais cela pourra être surmonté, dit-il, parce que « je l'aime ». Il est ainsi clair que l'amour en question est au-delà de l'amour génital [48].

Cette même prédominance de l'amour affectif sur l'amour génital a été également notée comme une marque des ménages réussis, par des psychologues américaines faisant fonction de Conseillères matrimoniales. Ce n'est pas que de tels ménages n'eussent pas éprouvé de difficultés (et ils sont même plus lucides sur la perspective de difficultés dès avant le mariage), mais leur affection les leur faisait surmonter, les rendait capables de concessions mutuelles et d'une connaissance beaucoup plus profonde et intime l'un de l'autre que celle

---

44. Revue *Parents et Maîtres*, janv. 1970, p. 31.
45. *Ibid.*, p. 33.
46. Souligné dans le texte.
47. *Ibid.*, p. 34.
48. Voir, dans le même numéro de cette Revue, la Table Ronde d'Etudiants, p. 24.

qui provient de la seule intimité sexuelle. Les couples réussis, dit ainsi Emily Mudd [49], étaient, par rapport à d'autres qui avaient dû recourir au conseil conjugal, ceux qui avaient appris tôt à traiter leurs problèmes. Elle ajoute que les couples heureux étaient bien plus capables de comprendre et de sentir ce que pensait et sentait le partenaire, tandis que les autres n'avaient qu'une vague idée de ce que ressentait le partenaire. Ils se sentaient heureux de vivre ensemble de longs moments de silence, parce que ce silence entre personnes qui se connaissent intimement était plus riche parfois que les paroles [50]. Et V. Packard, qui rapporte ces faits, conclut ses enquêtes en disant que, selon lui, l'affection, qui diffère de l'amour (physique), est l'exigence fondamentale et le véritable ciment du mariage. « Si deux partenaires sont affectionnés, manifestent cette affection par des actes significatifs, et prennent plaisir à être ensemble comme personnes, pour des raisons autres que la stimulation érotique, ils pourront, et probablement voudront rester très bons amis tout au long de leur existence » [51].

Nous retrouvons encore la même remarque dans l'ouvrage de Max Pagès [52] sur « La vie affective des groupes », lorsqu'il critique la conception freudienne de la libido, centrée sur le rapport sexuel, et soutient avec Rogers, qu'il cite, que la tendresse, le souci réel de l'autre (*caring*) est « une expérience », et donc une disposition « immédiate, première » et non le « produit second (sublimé) d'une sexualité inhibée » [53]. Il y aurait peut-être ainsi en l'homme, pensons-nous, un amour fondamental, non sexualisé, qui le ferait « à l'image de son Créateur », lequel est pur amour de personnes essentiellement définies par leur relation entre elles, dans la Trinité, et par l'amour indéfectible des hommes dans le mystère du salut. C'est à le promouvoir que tendrait la grâce et spécialement l'appel à une chasteté consacrée. Le renoncement à la sexualité conjugale se trouverait ainsi favoriser un amour plus profond (et non pas résiduel), ciment de l'amour conjugal, que fortifie la grâce. Nous aurons plus loin à revenir sur ce point.

---

49. E. Mudd, dans V. Packard, *op. cit.*, p. 482.
50. *Ibid.*, p. 484.
51. *Ibid.*, p. 483.
52. Max Pagès, *La vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1968 ; ou M. Oraison, *Devant l'Illusion ou l'angoisse*, Fayard, 1958, qui attribue à Freud cette conception de la libido-affection, expression fondamentale de la sexualité.
53. Voir Pagès, *op. cit.*, p. 334 et déjà depuis 328. Cependant A. Vergote, dans *Suppl. Vie Spir.*, sept. 1969, p. 376, rejoignant M. Oraison, soutient que la sexualité, selon Freud, serait dérivée de l'affectivité primitive, dont elle est inséparable. Mais les textes de Freud affirment clairement que l'affection (affection-feeling) est dérivée de l'*instinct* sexuel. — Voir *Malaise dans la Civilisation*, St. Ed. XXI, 102 et *Group Psychology*, St. Ed., XVIII, pp. 138-139 et 141-142. — En faveur de notre thèse, voir aussi le livre de la psychiatre A. Terruwe, *Amour et équilibre*, Paris, 1970.

Quoi qu'il en soit, il apparaît assez clairement que le besoin d'amour intime, fait de tendresse et d'affection pour une personne choisie, n'est pas à confondre avec le désir sexuel jouisseur, ni avec l'amour encore érotique et sensuel des années de l'adolescence. Il n'apparaît que dans la tardive adolescence [54] ou jeunesse, et il est le signe que les jeunes couples sont mûrs pour fonder un foyer d'amour entre eux et avec leurs enfants. Il serait au terme d'une déjà longue histoire et préluderait à la grande option de la vie, au choix des investissements amoureux, qui orienteront la vie adulte. Il tendrait à une extase qui ne cherche pas à absorber l'autre, mais à créer une « coalescence de deux amours », plus riche encore dans l'extase mystique que dans l'extase charnelle. Car avant, ou encore après nous avoir faits les uns pour les autres, Dieu nous a faits pour lui et sera notre suprême béatitude (*Fecisti nos ad Te*). Un tel amour est une « complaisance infinie » en l'autre, comme celle de Dieu pour son Fils, dont Il dit : « Tu es mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu » (*Mt 3*, 17).

Cette histoire, comme celle de la recherche de l'identité, commence dès les débuts de la vie, si, comme l'a montré Bowlby encore tout récemment [55], ainsi que d'autres psychanalystes, dont Erikson [56], le bébé ressent pour sa mère (ou sa mère surrogée) un attachement et une « confiance de base » indispensables et qui autrement nuiraient profondément à sa confiance envers les autres. Mais ne serait-ce pas un amour de haute qualité, donné par la mère à son enfant, qui lui ferait déjà, plus que l'amour sexuel, prendre une première conscience qu'il est une « personne » qu'on respecte [57] ? Ne serait-ce pas encore cet amour, patient et tendre à la fois, qui plus qu'un désir érotique amène l'enfant à accepter les premières disciplines sexuelles et sociales, puis à surmonter le complexe œdipien ? Si au contraire cet amour manque et si l'enfant est l'objet et l'enjeu d'une compétition trop jalousement érotique de la part des parents, il apprendra dès lors à rechercher en imagination et sur lui-même une gratification érotique, prélude d'une fixation dangereuse, d'un narcissisme sensuel, d'une névrose de type compulsionnel. Et si on veut trop lui « faire honte », il nourrira de précoces sentiments de non-valeur et de culpabilité [58].

Puis, au niveau du jardin d'enfants, à peine le complexe d'Oedipe dépassé, on peut constater parfois des déclarations d'amour tendre

---

54. Voir notre *Psych. péd.*, II, pp. 382-383.
55. J. BOWLBY, *Attachment and Loss*, vol. I, London, Tavistock, 1969.
56. ERIKSON, *Identity* ..., ch. 3, p. 97.
57. A. BANDURA et R. WALTERS, dans leur livre *Adolescent Aggression*, New-York, 1959, ont montré comment une affection de trop basse qualité et inconstante, de la part de la mère, peut conduire à la délinquance (voir notre *Psych. péd.*, II, pp. 190-192).
58. ERIKSON, *ibid.*, p. 110.

entre deux enfants de 6-7 ans [59]. Les couples entre garçons et filles sont assez fréquents à 7 ans, selon Gesell et Ilg, dans les écoles mixtes. A 9 ans ils peuvent faire des projets de mariage et s'écrire quelques billets doux [60]. Il y aurait donc, déjà à cet âge, une première période où affleure un certain désir d'amitié intime entre les sexes. Et elle est d'autant plus surprenante que, peu après, autour de 10 ans, l'on rencontre une poussée maximum de dédain des garçons envers les filles [61]. Ils ont alors un sentiment très vif de la supériorité masculine. Les attractions et répulsions sont peut-être dues alors à des facteurs biologiques, qui modifient les attitudes psychologiques et font partie d'un développement normal.

Viendront alors des changements biologiques, bien plus spectaculaires, qui signaleront l'entrée dans la puberté, et pèseront plus encore sur l'affectivité. Sur le plan sexuel, vers 11-12 ans, commenceront à se manifester ces émois qui poussent garçons et filles à se rapprocher de camarades de leur âge (les « inséparables »), ou encore — surtout les filles — à s'éprendre d'une grande amie, d'une jeune maîtresse ou d'un jeune maître, ou, ce qui indique bien la nature élémentaire de ces affections [62], à s'éprendre d'amitié pour un chat, un chien, un cheval, au moment même où les filles abandonnent leurs poupées [63]. La sexualité oriente donc ces jeunes vers des objets nouveaux, des êtres qui, comme eux, ne savent exprimer leurs sentiments d'amour vague, sinon par des marques d'affection et par le désir d'être ensemble. On « se » comprend sans se le dire, alors que la famille semble ne plus comprendre le jeune qui a « changé » et n'est plus un grand enfant, sans être encore un vrai adolescent. Ce sentiment, qu'ont les préadolescents, d'être incompris ne facilite certainement pas l'ouverture, à l'époque où commencent les troubles de conscience plus aigus en face des fautes sexuelles solitaires. Les adultes remettent à plus tard les informations, qui pourraient troubler une conscience déjà en crise.

La crise affective va se développer avec le narcissisme [64], d'abord plus sensuel et solitaire, qui se transformera, ou se complétera, en amitiés de type homoérotique [65], dans lesquelles l'image idéale de soi est transférée sur des compagnons plus âgés, ou plus jeunes, selon que les frustrations ou attachements de l'enfance auront laissé désirer un type de tendresse plus masculine ou féminine. Il faudra parfois

59. Voir notre *Psych. péd.*, I, p. 202, et référ. *ibid.*
60. *Ibid.*, p. 264-265.
61. Voir les études sociométriques de J. L. Moreno dans *Fondements de la Sociométrie* (Who shall survive), 1954, p. 73-74, et celle de L. G. Lowry, citée dans notre *Psych. péd.*, *ibid.*, p. 265.
62. *Psych. péd.*, II, p. 94-97.
63. *Ibid.*, p. 84.
64. *Ibid.*, p. 218-226.
65. *Ibid.*, p. 244-248.

du temps pour sortir de cette langueur, surtout si l'individu vit en milieu clos, et n'a pas l'occasion de fréquenter des jeunes de l'autre sexe en famille ou à l'école. Et il est vrai qu'alors la mixité présente des dangers, parce que la sexualité naissante n'est encore ni suffisamment contrôlée, ni comprise dans sa signification humaine, qui dépasse la rencontre physique. Nous retrouvons ici, avec la liberté d'aujourd'hui, les possibilités de rencontres irresponsables entre jeunes des deux sexes, dès avant la fin des études secondaires [66]. Mais d'autre part la vie cloîtrée, à cet âge, pose des problèmes de fixations auto-érotiques ou homoérotiques, qui, à certains égards, sont plus anormales [67]. Il serait donc préférable, moyennant certaines précautions, en laissant la possibilité de rencontres saines et encadrées par des jeunes plus responsables ou par des adultes qui comprennent leurs problèmes, d'aider ces jeunes à sortir d'une timidité sotte, qui cache un attrait, pourtant normal, vers le fruit défendu, mais qui ne sait quelles sont les attitudes à prendre. On aiderait ainsi au développement normal de la sexualité, qui posera, tôt ou tard, une sérieuse question à l'adolescent. A fuir les problèmes à l'heure où ils se posent normalement, on ne résout rien, et on laisse ces problèmes plus difficiles à résoudre dans l'avenir. L'heure du choix, pour le séminariste et le jeune religieux, n'est-elle pas souvent retardée, et le choix entre la vie chaste — qui se situe au-delà d'une attraction normale vers l'autre sexe — ou la vie conjugale n'est-il pas rendu plus difficile par suite d'une tendance réprimée, plus qu'affrontée et dépassée, à l'âge où les autres (les jeunes laïques chrétiens) ont fait leur choix ?

On en dirait autant de la période des flirts, qui souvent se termine par des rencontres ou des séparations tragiques, parce que ces jeunes font, ou veulent faire, l'amour, sans être encore assez mûrs pour s'aimer autrement que par impulsion érotique [68]. Et nous retrouvons ici ces critères de développement personnel, d'affirmation valide de soi, d'identité trouvée peu à peu dans la préparation assez avancée vers la profession, dans l'exercice des responsabilités concernant des rôles sociaux valables dans les groupes, dans la gestion d'un budget personnel hors de la maison paternelle, dans l'obtention de diplômes, qui donnent au jeune le sentiment qu'il est à l'heure d'un choix adulte et personnel, vis-à-vis de son avenir, et qu'il est capable d'un amour personnel et affectueux pour la fiancée qu'il aura choisie.

---

66. *Ibid.*, p. 242-243.

67. Voir l'enquête de G. CALVI, montrant qu'un groupe de 70 séminaristes, de 18 à 22 ans, vivant au séminaire depuis 8 à 10 ans, apparaissent, au Test de Masculinité-Féminité de Terman-Miles, plus proches du groupe des étudiantes de leur âge que de celui des garçons (dans *Contributi psicologici* de l'Univ. Cath. de Milan, vol. XXV, pp. 243-253).

68. Voir notre *Psych. péd.*, II, p. 376-378, et ERIKSON, *Identity* ..., pp. 135 et 137.

De quelques conséquences

Bien entendu, certains moyens de cette maturation personnelle et affective, qui doit naturellement aboutir, vers 22-25 ans, à l'heure du choix responsable, seront différents s'il s'agit d'un séminariste ou jeune religieux, qui ont entendu l'appel de la vocation et ont déjà pour cela envisagé les renoncements que pose la chasteté parfaite.

Et tout d'abord, il est certain que cet appel du Seigneur, s'introduisant dans leur vie, peut être ressenti comme une intrusion dans l'intime d'une conscience qui aurait voulu trouver son moi et son identité de façon plus libre. Mais n'est-il pas vrai que, de toute façon, nul ne peut prétendre affirmer son identité, même dans le mariage, sans avoir à tenir compte d'une personnalité différente de la sienne et qui est précisément la personne choisie comme compagne ou compagnon de vie ? Le problème se pose donc en termes analogues. Et qui pourrait soutenir que le choix de l'amitié avec le Christ, même si l'initiative de ce choix vient du Christ, sera exposé à plus de surprises, de désagréments, que l'amitié avec un conjoint dans le mariage ? Certes cette amitié aura ses surprises et peut-être ses infidélités de notre part. Mais la fidélité divine est bien au-delà de la fidélité habituelle d'un conjoint[69], même pour l'ami qui trahit, comme Judas. La faute, toujours pardonnable, devient un stimulant d'amour.

« Je ne suis plus, disent certains jeunes prêtres ou religieux en crise, celui que j'étais au moment du noviciat. » Mais, en dehors des cas où cela peut être dû à des retards de maturation affective, indiqués ci-dessus, provenant d'une vie d'abord trop cloîtrée et détachée du monde réel puis subitement mise en face d'un monde érotisé, il est naturel, même aux gens mariés, de se trouver changés après dix ou vingt ans de mariage. Pascal disait déjà dans une de ses pensées éparses : « Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune, et elle aussi ; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore telle qu'elle était alors » (*Pensées*, II, 123). On ne voit pas pourquoi ceux qui sont arrivés, normalement, à l'heure du choix dont nous parlons, et qui l'ont donc fait sans contrainte de la famille, du confesseur ou du Supérieur, seraient dispensés de l'effort que demande la fidélité, tandis que les époux seraient tenus à respecter leur engagement, parfois sujet à bien d'autres illusions et déceptions.

---

69. Nous disons « habituelle », car il existe des cas de fidélité héroïque, comme celui de la femme de Gide à l'égard de son mari, qui cherchait son plaisir dans des relations homosexuelles. Il est vrai que chez Gide ces tendances s'expliquaient en grande partie par l'austérité religieuse de sa mère, calviniste.

N'arrive-t-il pas aussi aux époux, après qu'ils ont goûté suffisamment aux joies de leur union sexuelle, ou lorsqu'il faut espacer les rencontres pour éviter de nouvelles naissances, de se sentir attirés vers quelque autre personne, ou de vouloir goûter avec elle une affection qu'ils n'ont pas obtenue dans la vie conjugale ? Et plus tard encore, quand la vie professionnelle a réussi, ne se sentent-ils pas tentés de se détacher du foyer et d'enfants devenus contestataires, pour s'adonner à une vie égoïste, comportant des liaisons faciles ? Que dire encore des jeunes veuves, des femmes abandonnées, qui doivent rester fidèles ? N'ont-elles pas de très difficiles problèmes affectifs, qu'elles doivent supporter avec courage et fidélité ?

Ainsi, dans le mariage comme dans la vie chaste consacrée, les besoins affectifs sont sans cesse renaissants et changent de forme. A 50 ans et même encore à 70, nous prévient le Dr Eck, psychiatre consultant, nul ne peut prédire, en quittant sa maison le matin, qu'il n'aura pas trahi dans la journée [70]. Et l'érotisme, à défaut de la possibilité de féconder, peut être encore vif à ces âges.

Mais il est aussi dans l'ordre de la nature humaine que l'homme, vers l'âge de 30 ans, éprouve aussi un vif désir de la paternité [71]. Il ne s'agit pas tant de la première forme de paternité, qui consiste à procréer, à avoir des enfants de son sang, que du désir de les éduquer et modeler spirituellement, au risque de les accaparer et de les empêcher de trouver leur propre identité, ce qui sera souvent à la base de la révolte des adolescents contre leur père. Ceci pour l'homme marié. Mais pour l'homme dont la chasteté a été consacrée, le désir de paternité générative apparaît comme une frustration, puisqu'il n'est pas possible de le satisfaire. Alors il arrive que le désir de modeler des jeunes à son image « spirituelle » n'en devienne que plus fort. Combien d'apôtres ne ressentent pas ce désir d'avoir des « fils » et « filles » spirituelles, de devenir éducateurs, mais aussi accapareurs et jaloux si d'autres entrent en compétition avec eux à l'égard de ces « pénitents » ? Or cette jalousie précisément montre qu'il s'y glisse un désir de possession amoureux, qui s'apparente au désir sexuel.

Il serait donc vain et dangereux de se cacher qu'il y aura toujours des problèmes. Mais les plus capables de les résoudre seront toujours ceux qui auront pu déjà surmonter les problèmes des âges précédents.

Il semble, d'autre part, comme on l'a insinué plus haut, que celui qui croit avoir entendu l'appel du Christ à la vie apostolique et consacrée, ne puisse se permettre, dès ce moment, ce qui est licite ou

---

70. M. Eck, *La Cinquantaine*, Paris, Ed. Universitaires, 1969, pp. 77 et 83.
71. Erikson a parlé également de ce besoin profond, dans *Identity, Youth and Crisis*, au chap. 3, déjà mentionné ; mais aussi Roger Pons dans son livre intitulé *L'amour, ce long chemin*, Paris, Editions du Feu nouveau, 1962.

semble tel à celui qui envisage de se marier. Dès 12 ou 17 ans, s'il éprouve cette vocation, il sentira qu'il serait gravement infidèle en se livrant à des expériences sexuelles, solitaires ou autres.

Il se pose alors un problème difficile. Car la maturation des autres sur le plan affectif et sexuel semble dépendre de relations beaucoup plus libres avec leurs camarades de l'autre sexe.

Certains psychologues croient ici que c'est à partir d'une liberté égale à celle des étudiants catholiques laïques de leur âge que les séminaristes pourront savoir ce à quoi ils renoncent par leur engagement dans la vie consacrée. Et certains même pensent que ce séminariste ou jeune religieux qui n'a pas fait l'expérience de « tomber amoureux » d'une jeune fille, puis surmonté cette crise, sera toujours affecté d'un sentiment d'incertitude lorsqu'il prendra ses engagements définitifs.

Il y a une certaine vérité dans cette affirmation. Mais d'autre part croit-on que ces expériences de « falling in love », ou de flirt, de caresses plus ou moins indécentes au temps de l'adolescence, ne sont pas capables de faire perdre une réelle vocation à celui qui l'avait pourtant reçue ? Que deviendra la relation d'amitié intime pour le Christ, après de possibles relations sexuelles ? — Fautes de jeunesse, « erreurs de parcours », dira-t-on, salutaires si elles donnent lieu à mieux se connaître et à faire un choix de vie plus conscient. — Mais les expériences en question ne laisseront-elles pas, en même temps qu'un certain sentiment de trahison ou d'infidélité amère, un certain goût de « revenez-y » ? Le proverbe « Qui a bu boira » n'a-t-il pas ici aussi son application ? Est-on moins fragile quand on a abattu les défenses et qu'on s'est laissé aller jusqu'à tomber, ou prendre par une passion amoureuse qui fait perdre le jugement et la raison à beaucoup ? Le temps montrera sans doute si ce procédé éducatif fortifiera les vocations. Personnellement, et à l'épreuve de faits déjà acquis, il nous semble que celui qui a entendu la vocation doit développer son besoin d'aimer dans une voie différente, compatible avec l'amitié du Christ, bien plus qui témoigne de la qualité de son amour, divinement humain.

Certes il serait très dommageable à sa future personnalité de prêtre et d'apôtre de vouloir l'élever en vase clos, de le former à une chasteté purement négative, de répression, qui présente beaucoup de dangers, de l'habituer à fuir tout contact féminin normal. Il y a déjà près de dix ans, dans un premier ouvrage de psychologie pédagogique, repris et amplifié par la suite [72], nous affirmions qu'une certaine fréquentation entre jeunes des deux sexes est saine, pourvu qu'elle ne se transforme pas dès 17 ans (il faudrait dire aujourd'hui

72. *Psychologia Paedagogica*. Rome, Pont. Univ. Gregor., 1961, pp. 169-172.

14 et 15 ans) en relations à deux, en dehors de tout contrôle, et de type érotique. Et nous notions aussi que, trop souvent, la chasteté, soit des jeunes laïques, soit des séminaristes chrétiens, est conçue de façon trop négative. Elle n'est pas et ne doit pas être une ascèse qui vise à ne pas aimer, mais à « bien aimer », comme le disait excellemment saint Augustin [73]. Dieu n'est-il pas amour, et son ministre ne doit-il pas être celui qui témoigne de l'amour de Dieu et sait aimer les hommes comme le Christ les a aimés ?

Ainsi donc c'est à une chasteté positive qu'on doit former les jeunes qui sont appelés par le Christ à être ses représentants sur la terre. Ils doivent non seulement apprendre à dépasser l'amour venu de l'attrait charnel ou érotique, mais à aimer les hommes, sans distinction de race, d'âge, de classe sociale, sans jamais se laisser prendre par un amour tendre limité à « une » personne, et à goûter les joies qui viennent de l'exercice de cette charité, qui, chez des jeunes que n'a pas bloqués une éducation trop austère ou anxieuse, se répand dans le cœur et ne reste pas confinée dans la volonté ou la pointe de l'esprit [74]. Ils doivent apprendre à souffrir des ingratitudes qu'ils rencontreront dans cette pratique, parce que le Christ en a souffert le premier. C'est un très haut amour, mais qui a aussi ses joies et ses heures exaltantes. Il ne s'agit pas non plus d'un amour de type social pour certaines classes d'hommes, où se mêle une répulsion pour telle autre classe. L'amour du Christ ne connaît pas ces distinctions, même s'il dénonce le pharisaïsme et les puissances d'argent. Il a poussé le Christ à fréquenter aussi ces pharisiens, à parler aux femmes « perdues », à consoler les malades, les pauvres, les infirmes, à pardonner aux apôtres qui le trahissaient. Ce genre d'amour étendu à tous, et même aux ennemis, est toujours resté, semble-t-il, incompréhensible à Freud [75]. Mais chez ceux qui sont appelés à aimer les autres comme le Christ a su aimer et en particulier à être ses représentants sur terre, une telle incompréhension serait le signe qu'ils n'ont ni l'esprit du Christ, ni particulièrement la vocation.

Nous pensons que de tels « expériments » de vie pauvre, d'amour chaste, de renoncement à soi, s'ils sont entrepris par amour et avec cœur, sont aussi et plus capables de faire mûrir la personnalité que d'autres expériences, de type amoureux, et de faire trouver à ceux qui s'y adonnent le vrai sens de leur identité sacerdotale et apostolique. Comme le disait le Christ parlant à la Samaritaine, celui qui boira de cette eau (du puits) aura encore soif parce que les soifs

---

73. *In Ps.* 31 (*PL*, 36, 260) et *In Jo.*, tract. 87 : « Qui s'abstiendrait de ce qui cause la honte, s'il n'aimait ce qui provoque l'estime ? »

74. Voir notre *Psych. péd.*, II, pp. 239 et 383.

75. Voir par exemple *Group Psychology*, Ed. St., XVIII, p. 98 et *Civilisation and its Discontents*, Ed. St., XXI, p. 102 et 110-111.

terrestres sont sans cesse renaissantes. Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, verra jaillir en lui une eau qui le désaltérera pour la vie éternelle.

Cette chasteté parfaite, avec sa joie très intime et très pure, n'est pas donnée à tous, et n'est pas même comprise de tous : « Non omnes capiunt istud » (*Mt 19*, 11). Mais prenons garde de ne pas en étouffer le germe chez ceux qui croiraient en avoir reçu l'appel. Ils sont peut-être plus nombreux qu'on ne le croit.

00187 - Roma
Piazza della Pilotta, 4

G. CRUCHON, S.J.
Professeur à l'Université Grégorienne